

François Chaslin

Périf, Grand boulevard

Bien sûr, c'est une brute, et même une sale vieille brute. Il semblerait qu'il n'y ait rien dans le boulevard périphérique qui ait été conçu pour nous être agréable, plaire aux cinq sens, pour ménager ce que les urbanistes, depuis quelques années, appellent des aménités.

Ses matériaux sont durs. Ses espaces mal agencés, peu entretenus et souvent dégradés. Les blocs de béton, les glissières de sécurité encrassées, les traces de chocs sur les côtés, d'incendie parfois, de pneus sur le bitume, les objets abandonnés, les armoires électriques, les tuyaux, les fourreaux, les câbles qui courent parmi les touffes d'ailantes et les clématites des bas-côtés, tout cela est incontestablement moche. De même que les grillages et les barbelés; particulièrement ceux qui, durant des années, enveloppèrent comme des chevaux de frise en temps de guerre la passerelle qui relie l'église de Gentilly à la Cité universitaire. De même que les plots de plastique à bandes vertes et blanches, régulateurs de files de circulation, chicots noircis, tordus, cent fois bousculés, comme mâchouillés et recrachés par les carrosseries.

Il y a une crudité, une inhumanité du boulevard périphérique. Peu importe sans doute, puisque personne ne s'y risque jamais directement, interdit qu'il est aux piétons, aux vélos et paraît-il aux animaux de trait. Personne sauf certaines nuits, à huis clos, les équipes de nettoyage phosphorescentes, occupées dans d'étranges rituels de science-fiction derrière les feux clignotants de leurs véhicules. Lorsque nous y roulons, c'est à distance des réalités tactiles, doublement protégés par la carrosserie et la radio de nos voitures. En scooter, c'est une autre affaire : il faut serrer les cuisses et gare aux manchettes et aux cols de chemises! On les encrasse en quelques minutes.

Le boulevard périphérique a perdu sa simplicité d'autrefois, fascinante et naïve : nous l'avons vécu et chargé de nos expériences. Il a perdu son